Publication de la  société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS,

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX

DES PEUPLES DE L'EUROPE ORIENTALE,

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé. . . 10 c.

Pour Paris :

Trois mois.	1 fr. 25
Six mois.	2 50
Un an.	5 »

Pour la province et l'étranger :

Trois mois.	2 fr. 50 c.
Six mois.	5
Un an.	10

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressés à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'École de Médecine, à Paris.

3e Année. — Numéro 17. — 28 Avril 1850.

D'un projet d'adoption de la langue russe

COMME LANGUE LITTÉRAIRE POUR LES SLAVES AUTRICHIENS.

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor!

Depuis longtemps nous disons que l'Allemagne, en travaillant à asservir les Slaves, élabore son propre asservissement. En effet, la propagande russe croît chez les Slaves en raison même de l'intensité de la propagande allemande; et, entre deux abîmes, les Slaves sont bien décidés à se jeter dans celui qui leur offre le plus de chances de résurrection future, c'est-à-dire dans le panslavisme.

La réaction est toujours proportionnée à l'action. Or les cabinets allemands en sont venus, vis-à-vis des Slaves, au point de ne plus vouloir leur laisser l'usage de leur propre langue. En Autriche, les ordonnances ministérielles proclament l'allemand la *langue-mère* (*muttersprache*) : les autres langues de l'empire ne sont guère que des *patois* de gens de la campagne (*landessprachen*). On présente dans toutes les écoles l'étude de ces langues *barbares* comme non obligatoire, tandis que l'allemand est partout reconnu comme indispensable, et mène à tous les emplois, à toutes les faveurs gouvernementales.

Dans une situation aussi désespérée, il faut regretter sans doute que la *Süd-slawische zeitung* en soit venue jusqu'à proposer l'adoption de la langue russe comme idiôme littéraires pour tous les Slaves autrichiens. Qui oserait cependant l'accuser de trahison à la cause générale du slavisme? Cet incident a profondément affecté les journaux polonais; mais c'est sur les bourreaux, et non pas sur les victimes qu'ils jettent leurs anathèmes. « La bureaucratie autrichienne, écrit ce sujet la *Gazeta polska*, livre elle-même, par tous les moyens imaginables, ses sujets slaves aux mains de la Russie... Au lieu du fédéralisme slave qui leur était promis, on les a dotés d'une centralisation allemande qu'on leur impose à l'aide de l'état de siége, en vertu des oukases de Meyerhofer et d'Ielatchitj. » Les vrais traîtres ne sont donc pas là où on voudrait nous les faire voir.

Prise tout à fait au sérieux, la proposition de la *Süd-slawische zeitung* serait évidemment une faiblesse, un manque de courage : ce serait un doute injurieux jeté à la providence des peuples. Tendre dès à présent à réaliser ce plan, serait intempestif, prématuré et fatal pour tous. Mais la *Süd-slawische zeitung* elle-même n'a jeté son fameux projet que comme une menace, comme un pis-aller pour un avenir lugubre auquel les Allemands voudraient nous amener, et qui, nous l'espérons, fuira bientôt comme une vapeur de nuit sous l'éclat d'un soleil nouveau. Si l'on en vient à dépouiller les Slaves de tous les moyens de cultiver leur langue nationale, alors, pour ne pas l'oublier, ils feront apprendre à leurs enfants la langue russe, de préférence à l'allemand, parce qu'avec le russe au moins ils continueront de pouvoir comprendre et parler la langue de leurs pères. Voilà ce qu'a voulu dire la *Gazette méridionale slave*. Pour montrer l'intime affinité entre l'illyrien et le russe, elle cite des vers de Puchkin, parfaitement adaptés à la circonstance, et qu'on pourrait prendre presque pour des vers illyriens :

No stali-ž my pjatoju twerdoj,
I grudju prinjali napor
Plemen, poslušnych wolje gordoj,
I rawen byl nerawny spor.

Ce qui prouve au reste que ce journal lui-même ne considère pas la cause slave comme si désespérée, ce sont le ré-

flexions suivantes qu'il met en tête de sa réponse aux attaques des journaux de Vienne. « Notre projet d'adoption de la langue russe n'a pas manqué son but. Nous avons tout d'abord reconnu le salutaire effet de ce purgatif sur notre honorable rivale, l'*Ost-deutsche post*... Ce fougueux organe de la mission civilisatrice du teutonisme en Orient, qui n'admettait aucune délimitation entre la Slavie occidentale et l'Allemagne orientale, l'*Ost-deutsche post* a modéré notablement son langage. Nous ne désespérons pas de nous en faire, avec le temps, une amie... Donnons-lui chaque semaine une dose comme celle qu'elle vient de prendre, et nous la guérirons radicalement de ses paroxismes de propagande allemande en Orient. Toutefois son exaltation fébrile est telle qu'il faudra renouveler encore plus d'une fois l'application de la glace sur le cerveau brûlant de la malade. Or, une glace condensée comme la glace russe, est précisément ce qui lui convient le mieux. En attendant, l'*Ost-deutsche post* peut, par l'impression que nous lui avons produite, juger de celle que produisent ordinairement sur nous ses articles d'apostolat germanique en Slavie.

« L'effroi seul peut excuser à nos yeux l'*Ost-deutsche post* pour les accusations qu'elle nous lance. Oubliant, malgré sa profondeur allemande, que le moindre courant d'air a ses causes, elle devrait réfléchir que c'est elle-même qui s'est attiré le souffle un peu hyperboréen que nous lui renvoyons, et dont elle aurait du mieux apprécier la portée et le caractère défensif... Oui, certes, il y a en Autriche une propagande moscovite, très-active et très-dangereuse, incessamment occupée à gagner des prosélytes et des sympathies pour la cause russe. Cette propagande, ce n'est pas celle des journaux slaves ; c'est celle des feuilles allemandes ellesmêmes, qui, rêvant une palyngénésie de tout l'Orient slave par la langue, les idées et les intérêts allemands, prétendent absorber notre barbarie dans leur civilisation. Nous ne connaissons en Autriche qu'une seule propagande existant au profit de la Russie, c'est celle des teutomanes; mais nous signalons celle-ci comme éminemment russe par ses résultats ; et nous défions toutes les polices du monde de nous en dévoiler une autre.

« Combien doivent être impuissants les apôtres de la civilisation tudesque, pour faire ce tapage de Diomède et pousser ces cris d'enfants devant une proposition aussi inoffensive que la nôtre. Il faut que le pangermanisme soit une idée bien vide; et surtout le panslavisme doit être un fait bien redoutable, pour exciter de telles alertes, dès qu'on le soupçonne seulement de vouloir montrer le bout de l'oreille. Non, votre germanisme, qu'on prétend nous imposer *par oukase*, n'est pas plus respectable à nos yeux que le panslavisme des tsars. La colère qui saisit vos 40 millions de citoyens élus et privilégiés, nous fait sourire ; et nous n'avons pour vous qu'une réponse de pitié : *O Corydon, Corydon, quœ te dementia cepit!* »

Nouveau moyen d'action des Polonais

VIS-A VIS DE LEURS FRÈRES SLAVES.

Naguère encore la situation des Polonais, quelque malheureuse qu'elle fut, était pourtant de beaucoup supérieure à celle des autres Slaves conquis. Les traités de 1815 garantissaient l'autonomie, et une sorte d'union douanière aux trois Polognes, prussienne, autrichienne et russe, auxquelles étaient en outre promises des *institutions et une représentation nationales*. Les mêmes traités reconnaissaient un royaume de Pologne, administrativement séparé de la Russie, un grand-duché de Pozen séparé de la Prusse, et une république de Cracovie indépendante, sous la protection des puissances. En un mot, la Pologne n'était pas encore rayée de la liste des nations diplomatiquement reconnues.

On conçoit que, fiers de la place qu'ils occupent dans les derniers traités européens, les Polonais, en 1848, aient prétendu, et ils en avaient tout le droit, traiter d'égal à égal avec les empires constitués. Armés de leur propagande régénératrice, que les ennemis appellent révolutionnaire, ils frappèrent à la porte de toutes les capitales, de Berlin, de Vienne, de Pest, de Milan. Peu soucieux de se mettre d'accord avec les nations secondaires, ils laissèrent momentanément de côté les Slaves, disparus de la carte officielle depuis bien plus longtemps qu'eux. Trop confiants dans la justice éclatante de leur cause, ils crurent jusqu'au dernier moment pouvoir, aux diètes de Francfort, de Vienne et de Kremsier, pouvoir combiner leur plan avec celui des libéraux d'Allemagne. Ce n'est pas seulement à la démocratie teutone qu'on les vit prêter un concours enthousiaste. Il n'y eut pas dans toute l'Europe un seul mouvement révolutionnaire qui ne comptât des Polonais parmi ses martyrs. Leurs chefs de guerre, en 1849, ont prouvé outre mesure qu'ils ne sont en rien dégénérés de leurs glorieux ancêtres de 1791. Ils se sont de nouveau couverts d'une gloire immortelle, pendant que les autres Slaves se laissaient tous plus ou moins employer comme des instruments de réaction. C'est ce qu'avoue l'organe même des patriotes croates, le *Slavenski iug* : « Aucun peuple, dit-il, ne sait mieux que le Polonais, garder sa dignité. Lui seul n'attend son salut que de la liberté. Voyez, partout où elle se montre, comme ils accourent par bandes. nos frères glorieux de la Vistule, avec leurs gais visages et leurs petites calottes rouges, pour servir sous leur étendard national la cause générale des opprimés. Aussi l'Europe entière les a-t-elle baptisés du nom de *vétérans de la liberté*. »

Malheureusement tous ces actes d'héroïsme reposaient sur une illusion, sur l'idée que le monde était enfin arrivé à l'ère de la solidarité des peuples. Cette ère heureuse est encore loin de nous. L'année 1849 l'avait déjà suffisamment prouvé, et 1850 a porté jusqu'à l'évidence la démonstration. Qu'ont gagné les Polonais avec leur foi généreuse dans la solidarité? Après des prodiges de dévouement à la cause de l'Europe et du progrès, ils se voient maintenant, en récompense, assimilés complètement aux autres Slaves conquis.

Le niveau de la servitude s'est abaissé sur tous au même degré. La situation des Polonais de Galicie et de Poznanie est aujourd'hui la même, que dis-je, sous certains rapports elle est pire que celle des autres Slaves conquis. De là résulte pour les Polonais la nécessité de suivre une politique nouvelle. Le plus grand ennemi de la Pologne avait été jusqu'à présent la Russie. Les deux dernières années viennent de prouver à satiété que le germanisme est pour la Pologne un rival mille fois plus acharné et plus impitoyable que la Russie elle-même.

Lutte sous toutes les formes contre les conquérants teutons! Tel est le mot d'ordre universel, le besoin suprême de quiconque a dans le cœur des sentiments polonais. Sur ce point, il n'existe plus aucune des divergences qu'on voyait encore régner à la diète de Kremsier. L'entente fraternelle avec les patriotes des autres pays slaves devient ainsi chaque jour plus facile. Car, on peut enfin l'espérer, les Polonais, même démocrates, ne pactiseront plus jamais avec cette race perfide qui dirigea les jacqueries officielles de 1846 en Galicie, qui les a renouvelées sous une autre forme dans la Poznanie en 1848, et qui, aujourd'hui, a résolu jusqu'à l'extermination totale du nom polonais.

« L'ami éternel du Polonais ne peut être que le Slave libre, » écrivait Nebesky en 1848 dans les *Narodni noviny* de Prague. Cette affirmation est devenue aujourd'hui une vérité fondamentale. La Pologne séparément des Slaves n'a aucune signification historique ni politique. Mais en retour sans la Pologne, les Slaves resteront à jamais des esclaves.

Le rôle des Polonais parmi leurs frères de race est essentiellement un rôle de médiation ; leur situation géographique elle-même les y pousse. Dans tous les temps de son histoire, la Pologne a été appelée à former le lien des divers peuples slaves entr'eux. Aujourd'hui plus que jamais, le Polonais paraît providentiellement réservé à cette mission conciliatrice. Depuis que le germanisme, armé de sa prétendue force légale, poursuit à outrance le slavisme, et que celui-ci dans son désespoir se tourne à regret vers la Russie, l'invoquant comme son dernier appui contre l'Allemagne, depuis lors le rôle de la Pologne vis-à-vis des autres Slaves devient plus grave que jamais. De toutes les nations slaves il n'en est pas qui se trouve mêlée plus intimement que la Pologne dans les affaires Russes. De tous les Slaves ce sont les Polonais qui ont le plus expérimenté la politique russe; ils en connaissent tous les replis, tous les côtés bons et mauvais. *Experto crede!*

D'ailleurs ceux même d'entre les Russes qui rêvent la transformation de leur triste société, et qui voudraient l'union libre et fédérative avec leurs frères slaves du dehors, ceux-là ne peuvent faire autrement que de la vouloir d'abord avec les Polonais, ceux de tous les Slaves qui les touchent le plus près. La mission de la Pologne est donc d'éclairer les Slaves sur le degré d'appui qu'ils ont à attendre du *grand empire* et de la *grande nation.* Sans rien espérer de l'autocrate, ennemi acharné de tout ce qui s'appelle slavisme, il y a pourtant un concours réel à trouver chez les libéraux russes: mais ce concours ce sont les Polonais seuls qui peuvent le garantir aux Slaves. Ce droit d'initier les Russes au libéralisme européen, les Polonais l'ont acheté assez cher, pour qu'on ne puisse plus le leur disputer. Les Slaves doivent en être bien convaincus, il n'arriveront au cœur de la Russie libérale que par la médiation polonaise.

M. Brunoff et l'exposition de Londres.

John Bull a conçu une fière et grande pensée. Il veut que dans un an se trouvent réunis à Londres, aux yeux de l'Europe ébahie, tous les produits manufacturés de la terre, toutes les œuvres de l'art, toutes les inventions imaginables du génie de l'homme. Certes, ce sera là un grand jour pour l'Angleterre. La fière Albion rayonnera ce jour-là comme un soleil. Ses gros bourgeois se frotteront les mains de joie; ils doubleront leur portion d'ale, et ils entonneront plus fort que jamais leur hymne : *Rule, Britannia.*

Ce fait est une révolution, — une révolution complète. C'est le triomphe du congrès de la paix, un gage nouveau donné à la fraternité des peuples, à l'abolition de l'infâme système des prohibitions douanières. C'est un retour solennel vers la loi de Dieu et de la nature, qui veut que chaque partie du globe ait ses productions spéciales, mais puisse les échanger librement, en vertu d'une complète réciprocité, avec tous les autres produits de la terre.

Mais ce n'est pas à ce point de vue que nous sommes, nous, pauvres Slaves, soumis les uns à la bureaucratie allemande, les autres à un despotisme tartare. Quoique notre Slavie compose à elle seule plus de la moitié de l'Europe, elle ne sera donc pas représentée à ce congrès industriel des quatre parties du monde. En retour M. Brunoff nous promet une exposition de sa façon, dont les Slaves feront eux-mêmes les honnneurs, et à laquelle toutes les nations seront invitées à prendre part.

Ambassadeur du tsar à Londres, M. Brunoff a assisté à toutes les séances préparatoires de la grande exposition; il a remercié les ministres anglais de leur résolution généreuse d'affranchir de tout droit d'entrée les produits envoyés dans le but d'être exposés; puis il a ajouté : *L'empereur mon maître fera de même : il affranchira aussi de tout droit les objets qu'on expédiera un jour à Pétersbourg, pour une autre exposition générale des produits européens.*

La charlatanerie de ce langage est telle qu'elle n'a pas même pour elle les plus simples apparences de vérité. La Russie, pays classique des prohibitions, avoir une exposition d'industrie européenne! Nicolas disant un jour : Venez, boïars et moujiks, admirer les produits de l'industrie étrangère, dont la jouissance vous est interdite sous peine du knout! N'est-ce pas là un ridicule contresens? M. Brunoff, dans son étalage de promesses, n'a oublié qu'une chose. Comme le singe de la fable, qui ne se souvient plus d'éclairer la lanterne magique, M. Brunoff oublie que le commerce en Russie est un monopole.

J. Malinovski.

NOUVELLES.

Pologne.

Les persécutions prussiennes continuent contre la *liga polska*, qui est obligée, pour survivre, de se transformer complètement. On voit se succéder dans les journaux polonais les circulaires du comité, directeur de cette grande société, adressées à ses diverses succursales, pour approprier leur nouvelle existence aux lois de répression du ministère prussien. Le plan adopté consiste à obéir à la force, en déclarant dissoute la ligue générale, qui devra se fondre en ligues de districts, et même au besoin en ligues de paroisses. Pour donner une même âme et un but unitaire à toutes ces ligues paroissiales disséminées sur l'étendue du sol, pour généraliser leur action, on a imaginé de les rattacher à des intérêts spéciaux et indestructibles, qui par leur nature même s'étendent au delà du cercle communal, ou même départemental, et embrassent plus ou moins la Poznanie entière. On a provoqué des associations d'agriculture, de commerce, d'industrie, de crédit, d'éducation. Ces associations d'intérêts purement personnels, étrangères pour la forme et l'apparence à toute propagande de nationalité, échapperont par leur nature même aux prohibitions de la loi. Ce sera à elle de mettre leur influence et les ressources de leur spécialité en rapport avec le but de l'ancienne ligue polonaise. Pour conserver l'unité d'action, c'est au au clergé qu'on confie le soin de faire harmoniser ensemble toutes ces ligues dispersées : c'est lui qu'on appelle à remplacer moralement le comité central qui cesse de fonctionner.

— L'émigration polonaise de Paris pleure sur une nouvelle tombe. Le prince Romuald Gedroic est décédé il y a quelques jours. Né en Litvanie l'année 1800, après avoir bravement payé de sa personne dans l'insurrection de 1831, et avoir mérité, par sa conduite patriotique en Galicie, de subir plusieurs mois de prison autrichienne à Trieste, il se fixa en 1836 en France, où commença pour lui cette agonie lente, qui s'appelle l'exil. Longtemps membre actif et zélé de la commission des fonds de l'émigration, il s'appliqua tant qu'il put et jusqu'au dernier soupir, à soulager les souffrances de ses frères. Ses obsèques ont eu lieu dans l'église des Batignolles-Monceaux, d'où ses dépouilles mortelles ont été tranférées à Montmorency, où il repose à côté de sa cousine, Madame Vieloglovska, de noble et patriotique mémoire, près des tombeaux vénérés de Kniazevicz et de Niemcevicz.

Autriche.

— L'industrie autrichienne veut envoyer, elle aussi, ses produits à la grande exposition européenne qui se prépare à Londres. Le ministre du commerce vient de remettre cent mille francs aux mains de la commission de six membres, chargée de surveiller l'emmagasinement, le transport, le débarquement en Angleterre et le retour de tous les produits qui seront jugés dignes d'être exposés. Des jurys spéciaux d'adoption siégeront dans ce but à Vienne, à Prague, à Feldkirch et à Milan. C'est sur ces quatre points que MM. les exposants seront tenus d'expédier à leurs frais les objets qu'ils voudront faire parvenir à Londres.

—L'Autriche qui vient d'épuiser tous ses emprunts successifs depuis deux ans, et à qui les capitalistes ne se fient plus, n'imagine pas, pour se procurer de l'argent, de meilleur expédient que de frapper d'un emprunt forcé tout l'empire. L'emprunt en question devrait être de 120 millions de florins.

Iugo-Slavie.

Le conseil municipal d'Agram déploie une grande activité pour repaver les endroits trop anguleux de ses rues, et pour sabler les chaussées cahoteuses de la Croatie, de manière à rendre la capitale abordable sans trop de fatigue aux délicats archiducs et à leur auguste chef, dont on attend la visite.

— On prétend que le ban vient d'obtenir de l'empereur le rétablissement de la surka et du kalpak ou calotte rouge illyrienne pour les employés croates, qui cesseraient ainsi bientot de porter l'uniforme bureaucratique autrichien.

— La commission pour la réorganisation des frontières militaires qui délibère, présidée par Ielatchitj, a, dit-on, statué que ces provinces, tout en conservant le commando en langue allemande, auront dans toutes leurs écoles et leurs affaires judiciaires et administratives la jouissance de l'idiome national, à tel point qu'on ne pourra plus leur imposer aucun fonctionnaire qui ne soit en état de parler couramment leur langue.

— La navigation à vapeur et la confection des chemins de fer en Iugo-Slavie prennent une extension d'autant plus rapide que les sociétés maghyares de navigation et de commerce sont en ce moment plus épuisées. Le gouvernement, poussé par Ielatchitj, a déjà tracé de gigantesques voies de communications pour relier ensemble la Slovenie et la Croatie avec Vienne, et avec Trieste. Le rail-way de Vukovar à Fiume par Karlstadt est destiné à rapprocher, dans un avenir prochain, la Slavie danubienne et l'Adriatique, au point de les mettre à quelques heures seulement de distance l'une de l'autre. Cette ligne vient d'être remise aux mains de l'Etat par la société qui en avait entrepris l'exploitation, et qui, par suite du manque de numéraire, se trouve dans l'impossibilité de remplir ses engagements. Le cabinet de Vienne ne laissera pas sans doute échapper cette belle occasion d'augmenter son influence parmi les Slaves. D'un autre côté on travaille à tracer une seconde ligne qui croisera la première à peu près à angle droit, sortant de la Styrie, et allant par Steinbrücken, Agram, Karlstadt et Brod, jusqu'à la frontière bosniaque. De cette manière, la Iugo-Slavie se verra traversée du nord au sud et de l'ouest à l'est par des locomotives qui, en rapprochant sur un plus grand nombre de points les partis belligérants, devront amener par là même une solution plus prompte du grand problème d'hégémonie et de prédominence entre le slavisme et le germanisme.

— En attendant, par suite de l'annulation des banknotes de Kossuth, les sociétés de navigation à vapeur de Pest sont à l'agonie. Celle qui desservait les rives de la Theisz a déjà cessé d'exister.

— La question des indemnités à payer par le gouvernement aux propriétaires iugo-slaves pour l'abolition des robotes, dîmes et autres droits seigneuriaux, paraît toucher à une solution. La députation d'hommes de confiance (vertrauensmænner) envoyée à Vienne par les propriétaires de Croatie et de Slavonie, et à la tête desquels figurait l'évêque de Djakovar, M. Stroszmayer, après avoir longtemps plaidé sa cause sans beaucoup de succès près du ministre de l'intérieur, s'est enfin tournée vers Ielatchitj, qui leur a fait accepter une sorte de consolidation de leur dette inscrite, dont ils consentent provisoirement à ne toucher que les intérêts. Le principal obstacle étant ainsi aplani, la députation a été présentée par le ban à l'empereur, qui l'a accueillie avec une effusion habilement calculée d'attendrissement et de reconnaissance, pour les immenses services rendus à sa dynastie par la nation croate. On dit que la conséquence immédiate de cet accueil a été l'envoi du conseiller Kappel en Croatie pour y distribuer, comme indemnité de la perte de leurs droits féodaux, 10 millions de florins aux gentilshommes et *féaux* dépossédés. Ce dernier fait a tout l'air d'une légende du moyen âge.

— Plus l'Autriche cherche à regagner l'affection des hautes classes de la société, plus elle se perd celle des peuples qui, de toutes parts, font entendre un concert unanime de plaintes. Dans une foule de localités, les impôts ne se lèvent qu'à main armée. Devant les progrès de la misère commune, le Slave et le Maghyar oublient leurs vieilles rivalités ; le Polonais et le Ruthenien se rapprochent, le Roumain et le Serbe ont suspendu leur lutte. Et la centralisation des nationalités s'élabore, mais dans un esprit tout différent de celui des bureaucrates centralistes de Vienne, qui commencent à regretter de n'avoir pas accepté, quand il était temps encore, le seul drapeau capable de sauver l'empire, le drapeau de la fédération et de la fraternité des races.

Cyprien ROBERT.

Montmartre. — Imp. PILLOY frères et comp., boulevard Pigale, 48.